



# LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISANT

le 1<sup>er</sup> de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES  
RECITS  
CONTES  
LEGENDES

MODES  
GRAVURES  
PATRONS  
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION  
PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU



# EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

## GRAVURE COLORIÉE

### TRAVESTISSEMENTS

Costume *valaque* pour jeune garçon en velours et en tissu de laine ponceau, très-orné de galon brodé d'or, de broderies, de soutaches noires avec boutons assortis; la culotte bouffante est en velours; tunique en drap vert plissé, bordée d'un galon d'or et brodée au plastron, la chemise est plissée; une veste en velours avec manche ouverte du bas est couverte de broderies, de soutache et broderies d'or, chapelets de sequins au plastron et à la manche; écharpe en cachemire de Perse enroulée autour de la taille, nouée de côté, soutenant deux pistolets, bottes en velours brodées d'or; toque avec aile droite et pompon.

*Espagnole* : robe en soie ou en satin rose, corsage décolleté et à manches courtes, basquiné en velours noir garni de perles d'or tout autour, lacée d'or au plastron; rangée de boutons sur chaque côté de l'ouverture; épaulettes en frange à boules et rang de perles; une draperie de cachemire blanc, ornée de frange et d'un double rang de perles, enveloppe un côté de la jupe, coupe le devant en diagonale et s'attache au bas de la hanche; le tambour de basque est suspendu au mouvement de la draperie, bas de soie, souliers de satin à bouffettes, coiffure élevée, diadème soutenant une mantille en blonde avec roses de côté.

*Folie* pour petite fille : costume en soie bleue (ou en cachemire), jupe bleue découpée en dents aiguës avec grelots d'argent à chaque pointe, se découpant sur deux volants plissés; corsage pareil tombant sur le plissé du haut de la jupe, berthe même style, bouillonné de mousseline au bord du décolleté du corsage, plissés pour manches, collier en grelots; bonnet en pointe avec dents terminées par des grelots, bottines semblables.

Costume *russe* en velours noir et velours d'alhia : culotte bouffante serrée au genou dans des bottes Souvarow en cuir; la blouse est boutonnée du haut, encadrée d'un galon d'or et serrée à la taille par une ceinture dorée, la manche est demi-large, le cafetan court, sans manches, en velours noir, reste ouvert devant et est orné de boutons d'or, toque russe en velours, entourée d'astrakan blanc.

*Damoiselle* moyen âge : la jupe longue est en satin bleu ciel, bordée d'un riche galon; la jupe est en brocart garnie au bas d'une bande de velours noir posée sous un rang de perles d'or, la jupe, longue derrière, est drapée d'un seul côté; veste de velours nacarat, galonnée tout autour, s'ouvrant sur un plastron arrondi du haut et du bas, orné d'une bande de velours, encadrée d'un cordon de perles, la manche juste à un haut parement; la chemisette, en crêpe lisse, est plissée; collier et médaillons; bonnet galonné, brodé de pierres précieuses; le grand voile, jeté sur le bonnet, est froncé à la pointe.

Petit *basque* en costume de velours noir; pantalon court; sur la couture de côté bande de satin bleu, clouée de boutons dorés et bouclettes à son extrémité, gilet de satin à revers, double rangée de boutons et large ceinture frangée, nouée derrière; veste en velours, poche et parements bleus; chemise en batiste avec manchette plissée, col plat, cravate noire, béret béarnais, bas bleus.

## GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

*Fillette de douze ans* : redingote en drap sultane gris, lisérée de velours grenat à toutes les coutures; elle boutonne devant sur toute la hauteur et elle est ornée, sur chaque côté, de revers en velours, col rabattu, grandes poches lisérées, parement au bas de la manche.

*Fillette de dix ans* : robe plate devant, plissée derrière; pardessus *liqueur* en drap cheviot, bleu gendarme; vague devant, il boutonne tout du long; un large pli creux au dos est resserré plus bas que la taille par une patte boutonnée.

*Troisième figure* paletot russe en matelassé lama, nuance pain brûlé, garni tout autour d'une bande de castor qui remonte sur un devant et à l'encolure, des brandebourgs le ferment sur toute la hauteur; les parements de manche et les poches sont garnis pareillement.

*Petite fille de huit ans* : robe en vigoghe, boutonnée devant; les plis du dos encadrés d'un biais de faille, se détachent sur le bas de la jupe.

*Fillette de treize ans* : robe en petit drap, grain de sable; le plastron du devant est en peluche et est boutonné par des boutons de passementerie; le dos est plissé tout du long et orné, à mi-corps, d'une ceinture en peluche fixée des côtés, nouée en quatre coques et traverse.

## FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

Nos 1 à 8. — Série d'alphabets pour linge de maison, de table, mouchoirs, layettes, etc., etc. Le plus petit alphabet est destiné aux mouchoirs d'enfants; les lettres sont en blanc ou en rouge; pour les lettres un peu grandes, on fait l'intérieur blanc, et tout autour un cordonnet rouge.

N° 9. — Bavette à manches, c'est-à-dire que le dessus de l'épaule retombe en forme de jockey et se maintient au bras de l'enfant au moyen d'une bande de biais formant une emmanchure. On attache aussi la bavette derrière avec deux petits cordons posés à la hauteur de la taille.

Nos 10, 11 et 12. — Capeline-chapeau pour bébé; elle est soutachée et se fait en cachemire blanc ou en piqué. Le fond est plissé devant sur un ruban garni d'un laiton qui donne du soutien à la capeline, et derrière il y a aussi des plis dans un ruban coulisse sous le bavolet. Devant on forme un gros coquillé formé avec une bande d'étoffe pareille, mais bordée soit d'une dentelle ou d'une passementerie. Des nœuds en faille complètent l'ornement de la capeline. La broderie est moitié soutache et points lancés.

Nos 13 et 14. — Dessus de corset pour petite fille de 8 à 10 ans. Ce corset se lace derrière ou se boutonne devant, cela est facultatif, et on place à la hauteur de la taille de gros boutons correspondant aux boutonnières du pantalon, si on s'en sert pour remplacer le corset.

Nos 16 et 17. — Bonnet à trois pièces pour bébé; on le brode au plumetis sur mousseline ou nansouk, ou à l'anglaise sur jaconas. Une petite valenciennes se pose à l'envers au bord du feston.

N° 18. — Pelote à broder sur mousseline; les initiales sont enlacées ou près l'une de l'autre.

Nos 19 à 22. — Divers dessins de soutache pour vêtements d'enfants.



## JOURNAL DES ENFANTS

## LA POUPÉE DE SUZANNE

## I

— Monsieur! monsieur! Arrêtez...

Mais le monsieur, ainsi interpellé par une petite fille qui courait après lui, n'entendit pas. Il tourna rapidement le coin du faubourg Montmartre du côté des boulevards, monta dans un coupé, dont la portière s'était ouverte à son approche, en disant au cocher : « Gare du Nord, bon train. » Les chevaux s'enlevèrent, et quand la fillette, hors d'haleine, arriva sur la chaussée, la voiture avait disparu.

Indécise et inquiète, la petite fille regarda à droite et à gauche, attendit pendant quelques minutes, espérant sans doute que l'inconnu allait revenir sur ses pas. Puis, déçue dans cet espoir, elle s'approcha d'un gardien de la paix qui stationnait en face du restaurant Vachette.

— Monsieur l'agent, lui dit-elle avec un aplomb au-dessus de son âge, car elle paraissait avoir dix ans tout au plus, je viens de ramasser, sur le trottoir, un portemonnaie rempli de pièces d'or. Je sais cela, parce que, en tombant, le portemonnaie s'est ouvert. Le monsieur qui l'a perdu, marchait si vite qu'il m'a été impossible de le rattraper. Que dois-je faire de ma trouvaille?

— Il faut la porter au commissaire de police du quartier, ma gentille demoiselle, répondit l'agent. Son bureau est dans le faubourg, pas loin d'ici, au 33. Saurez-vous bien y aller toute seule?

— Oui, c'est mon chemin pour retourner chez nous, et même je vais me dépêcher... Maman serait mécontente, si je restais trop longtemps dehors.

— En ce cas, partez tout de suite... Vous reconnaîtrez la maison à une lanterne rouge.

— Et aussi au numéro, je sais lire, ajouta-t-elle avec une nuance de fierté.

Sur le premier moment, le gardien de la paix avait eu la pensée, comme c'était son devoir, d'accompagner la fillette au commissariat; mais elle paraissait si intelligente et si honnête qu'il préféra lui laisser tout le mérite de sa belle action. Cependant, par acquit de conscience, il la suivit de loin, et s'assura qu'elle était entrée chez le commissaire.

Le premier bureau, dans lequel se tenait un employé, était plein de monde, et ledit employé, l'oreille tendue vers une horloge qui sonnait les douze coups de midi, — l'heure solennelle de son déjeuner, — maugréait de ne pouvoir sortir, et faisait une mine qui eût déconcerté tout autre enfant que notre jeune amie.

— Mademoiselle veut parler au commissaire! s'écria-t-il d'un ton goguenard, au commissaire seul, en vérité!... Et moi, moi, son secrétaire, pour qui me prenez-vous? Allons, dites en trois mots ce que vous avez à demander; nous n'avons pas le temps d'écouter des sornettes.

— Je n'ai rien à demander, répondit tranquillement la petite fille, mais je veux voir le commissaire.

— Eh bien, regardez-le, grommela le maussade personnage, tout en s'inclinant avec respect devant un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure ouverte et bienveillante, qui venait d'entrer dans le bureau.

— Qu'y a-t-il pour votre service, ma belle enfant? s'informa le magistrat du ton le plus affable.



— Monsieur, j'ai trouvé une grosse somme d'argent, et...

— Venez par ici, interrompit le fonctionnaire en ouvrant la porte de son cabinet.

— Où avez-vous trouvé cette grosse somme? demanda-t-il en souriant, après s'être assis devant une table.

La fillette raconta ce que nous savons. Après quoi, elle sortit d'un panier qu'elle portait au bras un porte-monnaie en cuir de Russie, orné d'une monture en or ciselé, et le remit au commissaire.

Celui-ci ouvrit le porte-monnaie : il y trouva cinq cents francs en or, une liasse de billets de banque, une ordonnance de médecin, datée du jour même, et une boucle de cheveux blonds, de ce blond doré, fin et soyeux qui appartient à la première enfance.

Tout en prenant note des valeurs, M. Lambert — c'était le nom du magistrat — examinait furtivement la petite fille restée debout près de lui, et dont le maintien, sans être trop assuré, paraissait néanmoins parfaitement calme. Il était facile de reconnaître qu'elle appartenait, soit à une famille d'ouvriers aisés, soit à celle d'un petit commerçant.. Le panier contenant des provisions, — M. Lambert avait aperçu une botte de radis, des œufs et quelques mauvaises pommes; — le costume, la sortie matinale, l'aisance des manières et du langage, disaient clairement qu'elle était du nombre, hélas ! trop considérable de ces pauvres petites filles qui vont seules par les rues pour faire les achats nécessaires aux besoins de chaque jour, qui passent de la boutique du boulanger à celle du fruitier et de l'épicier, et qui, toutes jeunes encore, ont acquis la plus douloureuse des connaissances, celle des misères de la vie. Cependant le costume n'appartenait pas précisément à la fille d'un ouvrier : robe de laine grise, faite avec une

certaine élégance, chapeau de paille rond garni d'un velours noir. Quant au visage, il était charmant. Une grande fraîcheur, de beaux yeux bruns, une jolie bouche, des cheveux nattés avec soin, et, dans l'expression de la physionomie, quelque chose de fin, d'aimable et de spirituel.

M. Lambert adorait les enfants. Il aimait à les faire parler, non-seulement parce que leur babil l'amusait, mais encore parce qu'il y trouvait une source de renseignements, utiles à l'enfant lui-même et à ses parents. Combien de fois n'était-il pas arrivé à l'excellent homme, à la suite d'un long entretien avec une fillette ou un gamin amené à son bureau pour un motif quelconque, de jouer le beau rôle de la Providence, en faisant obtenir à celui-ci une place depuis longtemps sollicitée, à celui-là un emploi inutilement cherché.

Après avoir complimenté la petite fille sur son honnêteté — ce qui parut l'étonner beaucoup, — M. Lambert lui demanda son nom et son adresse.

— Je m'appelle Suzanne Andrieux, répondit-elle. Je demeure avec maman et mon frère Georges, rue de Provence, n° 4.

— Et votre papa, mon enfant, quelle est sa profession, son état ?

— Mon papa est marin. Voilà plus d'un an qu'il est parti pour faire un grand voyage et, depuis ce temps, nous n'avons pas reçu de ses nouvelles.

— Votre maman aurait dû prendre des informations au ministère de la marine.

— Papa n'est pas un marin de la marine. Autrefois, il avait un bateau dans le port du Havre ; il était caboteur, mais le bateau a été noyé ! Alors papa a pris du service sur le bâtiment d'un monsieur très-riche qui fait le tour du monde pour son plaisir, et maman a entendu dire que la *Belle-Émilie* était restée en panne dans



les glaces d'une mer dont je ne me rappelle pas le nom.

— Vous savez ce que cela veut dire, rester en panne ? demanda le commissaire étonné d'entendre ce terme technique dans la bouche d'une enfant.

— Oui, monsieur. Mon oncle Frégate me l'a appris : cela veut dire ne pas bouger de place.

— Encore un marin, l'oncle Frégate ?

— Oui, monsieur.

— Votre pauvre maman doit avoir beaucoup de chagrin, reprit le commissaire, voyant que Suzanne regardait la porte de sortie, comme si elle voulait s'en aller.

— Oh oui, beaucoup ; seulement elle ne le dit qu'à moi, parce qu'il n'y aurait plus moyen de tenir Georges tranquille, si chaque matin on ne lui faisait croire que papa doit arriver le soir.

— Il est donc bien turbulent, monsieur Georges ?

— Il aime à courir, c'est de son âge, il n'a que six ans. Malgré tout, c'est un bon petit garçon. Il soigne très-bien maman quand je ne suis pas à la maison.

— Elle est donc malade, votre maman ?

— Oui, mais cela ne l'empêche pas de travailler, s'empessa d'ajouter Suzanne, craignant d'avoir dit une chose qui pouvait nuire aux intérêts de sa mère. Elle fait tout ce qu'on veut : des robes, des chapeaux, de la lingerie, des raccommodages. Maman est très-habile et en même temps très-arrangeante. On s'entend toujours bien avec elle, parce que ses prix ne sont pas élevés du tout.

— Et vous, ma chère enfant, demanda M. Lambert vivement intéressé par la candeur et par la franchise de la fillette, vous travaillez aussi, vous allez à l'école ?

— Je travaille aussi, mais je ne vais pas à l'école. Maman m'a appris à lire,

à écrire, à compter ; moi, j'enseigne l'alphabet à Georges. Par malheur, je suis très-occupée, et les leçons que je donne à mon frère ne sont jamais bien régulières.

— Très-occupée ! s'écria le commissaire, et que faites-vous donc, ma mignonne ?

— Bien des choses. D'abord, tous les matins, je descends pour remplir la fontaine. Ce n'est pas une petite affaire, nous demeurons au cinquième. Après cela, j'allume le feu, je vais chercher le lait et le pain. Quand le déjeuner est prêt, j'habille Georges, s'il est encore là.

— Comment, s'il est encore là ! à nuit heures du matin...

— C'est un gamin fini, continua Suzanne en riant. Dès qu'il a les yeux ouverts, il se coule hors du lit, passe ses vêtements tant bien que mal, et va rejoindre son ami. Et quel ami ! c'est le conducteur du cheval qui aide l'omnibus à monter la rue Notre-Dame-de-Lorette. M. Georges accompagne le conducteur jusqu'au bout de la rue, et revient ensuite à califourchon sur le cheval. Il fait ce trajet-là cinq ou six fois par jour. Maman a beau se fâcher : Georges n'écoute rien ; il est un peu entêté, ce qui ne l'empêche pas d'être bien gentil à ses heures. Donc, quand il se trouve à la maison, je lui fais dire sa prière ; et nous mangeons dans la cuisine pour ne pas réveiller maman, qui se couche très-tard. A neuf heures, maman se lève ; elle se met à sa couture ; moi, je fais le ménage ; je sors pour aller aux provisions, pour porter aux pratiques les robes, les chapeaux, enfin tout ce qui a été commandé à petite mère.

— Gagne-t-elle beaucoup d'argent, petite mère ?

— Des fois elle en gagne assez, d'autres fois pas trop. Il y a des dames qui sont si *liardeuses* : elles chicanent pour quatre sous. Maman ne dit trop rien, il n'y a pas



plus douce qu'elle; et, sans mon oncle Frégate, on se passerait de diner plus souvent qu'à son tour.

— Est-il encore jeune, l'oncle Frégate?

— Non, monsieur. C'est un frère à grand-papa; il s'appelle de son nom Joseph Andrieux, mais il aime mieux le sobriquet de Frégate : une frégate désemparée, comme il dit, car il a une jambe de bois. Dans son temps, c'était un fameux marin, et c'est toujours un bon cœur. Il a quitté le Havre, qui est notre pays et où il vivait très-heureux, pour venir nous défendre contre le tourbillon.

— Quel tourbillon, ma chère enfant?

— C'est Paris que mon oncle appelle comme cela; je ne sais pas pourquoi.

— Ainsi, ce brave homme vous est fort utile?

— Oh! oui, répondit Suzanne avec chaleur. Il nous parle de papa; il nous répète sans cesse que le bon Dieu, étant très-bon, n'abandonne jamais ceux qui implorent son secours. Il nous raconte des histoires. Il aide maman à son travail; et, quand il est occupé à découdre, ses grandes lunettes sur le nez, se piquant les doigts à chaque minute, ça vous donne, tout à la fois, envie de rire et de pleurer. Il nous apprend la géographie; maman dit que ce n'est pas la bonne... C'est égal, Georges connaît sur le bout du doigt le département de la Seine-Inférieure, et il sait surtout que l'on fabrique à Rouen le sucre de pomme.

Parler de l'oncle Frégate à Suzanne, c'était la mettre en veine de confiance; aussi, se voyant écoutée avec plaisir, elle ajouta :

— De plus, si pauvre que soit mon oncle, — il n'a qu'une petite pension, — il trouve toujours moyen d'apporter, chaque dimanche, un joujou à Georges, des fleurs à maman, et des images pour moi. Un jour, même, il a mis sa croix au Mont-de-Piété

parce que maman avait besoin d'un remède qui coûtait très-cher. C'est ça qui est beau! Mère en a pleuré. Dès le lendemain, elle m'a envoyée retirer la croix, et Georges l'a rattachée, avec un ruban neuf, sur la poitrine de mon oncle... Vous croyez peut-être qu'il avait l'air content, mon oncle? Eh bien, non... il a juré à faire frémir et roulé de gros yeux en disant : « Mille bâbords! mille millions de tribords! » Au fond, il n'était pas fâché du tout, car, en l'embrassant, j'ai senti que son cœur battait joliment vite.

Appelé par ses fonctions à voir de près les plus poignantes détresses, M. Lambert connaissait les infimes détails de la vie parisienne. Vie de luxe et de plaisir pour les uns, de lutttes et de privations pour les autres. Il regardait Suzanne avec des yeux attendris, se disant que cette douce enfant avait déjà connu les souffrances de la pauvreté. — Manque d'argent, travail assidu, Mont-de-Piété! — Ces mots cruels venaient tout naturellement sur les lèvres de la petite fille; elle en comprenait la signification et peut-être aussi l'amertume.

— Chère enfant! lui dit-il d'un ton paternel, la position de vos parents m'inspire un vif intérêt. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, votre maman tombait sérieusement malade, si elle était privée de travail, si l'oncle Frégate avait besoin d'appui et de secours, venez me trouver; je serai très-heureux de vous rendre service.

— Merci bien, monsieur, maman ne demande qu'à travailler, et s'il vous était possible, dès à présent, de lui envoyer des pratiques, elle serait tout à fait contente. Nous sommes dans la morte saison, et l'ouvrage ne va pas fort.

A ce moment, après avoir frappé à la porte, le secrétaire entra.

L'aimable garçon, qui était encore de méchante humeur, lança à Suzanne un





regard de loup affamé. La visite cent fois trop longue de la petite fille retardait l'expédition des affaires et regulait d'autant l'heure bénie du déjeuner.

— Qu'y a-t-il? s'informa monsieur Lambert.

— C'est un étranger, un Anglais, qui vient déclarer la perte d'un porte-monnaie, et comme mademoiselle a dit avoir trouvé de l'argent, j'ai pensé...

— Reconnaissez-vous l'individu que vous avez essayé de suivre? demanda le commissaire à Suzanne.

— Je n'ai pas vu sa figure, je sais seulement qu'il est grand, maigre, et aussi qu'il a de larges favoris blonds et un habit poivre et sel.

— C'est cela même, reprit le secrétaire en faisant une grimace qui avait la prétention d'être un sourire.

— Pour plus de sûreté, ajouta le commissaire, ayez l'obligeance, ma petite amie, de regarder ce monsieur par l'entrebâillement de la porte.

— Je le reconnais parfaitement, dit Suzanne après un rapide examen, me voilà contente... Au revoir, monsieur le commissaire, je m'en vais; maman ne doit pas savoir ce que je suis devenue.

— Encore un instant, ma chère belle... Faites entrer, continua M. Lambert en s'adressant au secrétaire.

La porte s'ouvrit de nouveau et un homme d'un certain âge, à l'extérieur distingué, se précipita dans le cabinet. Il était très-pâle et paraissait en proie à une vive émotion.

— Monsieur le commissaire, dit-il, je avais perdu portefeuille avec bank-notes dedans. Portefeuille, il être rouge; lui contenir vingt livres en or, consultation de docteur français très-honorable, et cheveux de petit enfant à *mod*.

— Le voici, monsieur, répondit le ma-

gistrat. Il a été trouvé et apporté à mon bureau par cette jeune demoiselle.

— Oh! *very well*! Je étais très-satisfait, très-reconnaissant... cheveux et consultation plus précieux que bank-notes... Tenez pour vous, bonne petite mademoiselle, ajouta l'Anglais en tendant à Suzanne une quinzaine de louis.

Mais Suzanne, élevée dans ce principe que l'on ne doit accepter que l'argent gagné, devint toute rouge, et repoussa si vivement la main de l'étranger, que celui-ci, craignant d'avoir commis une maladresse, n'osa insister.

— Prenez donc, Suzanne, prenez donc, dit le commissaire; cette récompense vous est bien due.

— Non, maman me gronderait...

— Jolie mademoiselle, reprit l'Anglais, il aimerait mieux bonbons, poupée... Venir dans cab avec *mod*, et *mod* donner à lui bébé magnifique.

— Pour ça, je veux bien, répondit gaiement la fillette.

— Vous voulez bien? j'ai tout contentement... Bonjour, monsieur le commissaire, et grand merci. Jeune enfant à *mod* malade, et *mod* devoir partir promptement pour London. Venez, miss.

Et, sans laisser à Suzanne le temps de dire un dernier adieu à M. Lambert, il la prit par la main et l'entraîna jusqu'à sa voiture, où il l'aïda à monter avec une extrême bienveillance.

Le cocher connaissait Paris... En un clin d'œil, sur l'ordre de son maître, il l'eut conduit devant un magasin de jouets.

L'Anglais descendit de voiture, Suzanne en fit autant, et ils entrèrent dans le magasin.

— Montrez tout de suite à nous le plus belle poupée...

— Voilà, mylord, répondit la marchande en offrant à ce client de passage,



bon à exploiter, un affreux mannequin fripé et fané qui se morfondait depuis six mois derrière une vitrine.

Pour Suzanne cela représentait une poupée superbe, mais l'étranger n'était pas aussi facile à éblouir.

— Il être affreux votre poupée, dit-il, je vouloir quelque chose de grand prix.

Alors, la marchande, comprenant qu'elle avait affaire à un acheteur sérieux, ouvrit une boîte en bois de Sandal, doublée de satin et, dans cette boîte, couchée sur un trousseau digne d'une mariée, apparut une poupée de taille moyenne si merveilleusement habillée, si jeune, si fraîche, si belle que Suzanne jeta un cri d'admiration.

— Vous plaît-il, ma chère ? lui demanda l'Anglais.

— Il me plaît, répondit la fillette se conformant au langage de son nouvel ami.

— Je donne à vous avec plaisir... Appelez lui Dora, comme petite fille à *modé*.

La poupée payée, un joli prix ! — de quoi faire vivre pendant un an l'oncle Frégate, — l'Anglais marmotta quelques mots à l'oreille de la dame du magasin, et la poupée, remise au fond de sa boîte, fut portée dans la voiture.

— Je allais conduire vous à maison de famille, dit l'étranger à sa jeune compagne.

Le trajet se fit en silence. Mille pensées contradictoires traversaient l'esprit de Suzanne. Tantôt, il lui semblait qu'elle irait beaucoup plus vite en traversant à pied les boulevards et les rues. Tantôt, elle avait peur d'arriver trop rapidement au terme du voyage. Comme on était bien assis dans cette jolie voiture, et comme elle vous emportait doucement !... Penchée à la portière, montrant son joli visage bien à découvert, la fillette guettait la rencontre d'une personne de connaissance. Bon ! voilà l'épicier au seuil de sa bou-

tique... Suzanne sourit, et lui fait un salut amical. A-t-il l'air assez étonné !... Et la fille du boulanger qui appelle sa mère pour lui montrer Suzanne en si bel équipage... Tiens, voici encore le fruitier et la blanchisseuse ; ils s'interrogent des yeux, ils paraissent stupéfaits. Quel événement, et les étranges commentaires qu'il va susciter !...

Au moment de prendre congé de la petite fille, que, selon toute apparence, il ne reverrait jamais, l'étranger l'embrassa sur les deux joues en disant :

— Adieu, très-bonne et honnête enfant ; je étais heureux d'avoir rendu vous joyeuse. Que Dieu bénisse vous, et toujours excellente santé, je vous souhaite.

Trop émue pour répondre, Suzanne rendit baisers pour baisers, sauta à terre et se retrouva rue de Provence dans un état de stupeur et de ravissement impossible à décrire.

Tenant à deux mains la précieuse boîte, elle gravit l'escalier en trois minutes. Sur la dernière marche, elle trouva un gros chat blanc, qui, le dos arrondi, la moustache hérissée, lui fit, en son langage les plus amers reproches.

— Mon pauvre Pilote ! s'écria Suzanne en prenant l'animal entre ses bras ; je suis un peu en retard, mais je ne t'ai pas oublié, sois tranquille.

Pilote flaira le panier, ronronna tendrement et, rassuré sur son déjeuner, il accepta pour bonnes les excuses de sa jeune maîtresse.

Pendant le jour, la porte du logement n'était jamais fermée à clef. Suzanne entra précipitamment, traversa une pièce qui servait de salle à manger et se trouva bientôt dans la chambre de sa mère.

— Chère maman, ne me gronde pas, dit-elle en embrassant une jeune femme blonde et frêle, à l'apparence malade,



qui travaillait près d'une fenêtre, si tu savais ! Quel bonheur !

— Papa est arrivé ? cria Georges, accourant de la cuisine où il venait d'allumer un fourneau.

— Non, ce n'est pas cela, mon chéri...

— Tu m'apportes de l'ouvrage ? demanda madame Andrieux qui venait d'apercevoir le carton.

— Le commissaire de police m'a promis de t'en faire avoir, bonne petite mère.

— Le commissaire de police ! s'écria la jeune femme stupéfaite ; que s'est-il donc passé ? tu me fais peur...

Suzanne raconta son aventure. Elle n'oublia rien, ni le mauvais accueil de l'employé, ni les bonnes paroles de M. Lambert, ni le langage comique du généreux Anglais. Quand elle en vint à dire, croyant avoir bien agi, qu'elle avait refusé une belle somme d'argent, madame Andrieux rougit légèrement et, tout en approuvant la conduite de sa fille, peut-être donnait-elle un regret à ce secours providentiel. Épuisée par la maladie, par les privations et par un travail incessant, la pauvre femme sentait de jour en jour ses forces diminuer. Bien jeune encore, — elle avait à peine trente ans, — elle se voyait séparée de son mari, sans fortune, n'ayant d'autre appui à laisser à ses enfants, si elle succombait à la peine, que l'oncle Frégate, un vieillard pauvre et infirme. Madame Andrieux depuis longtemps orpheline était venue à Paris aux sollicitations d'une de ses tantes qui lui avait promis d'assurer son avenir. Puis, sous un prétexte futile, une brouille étant survenue, la tante était morte peu de temps après et l'héritage avait passé en d'autres mains.

— Pourquoi donc que tu n'as pas demandé un bateau au lieu d'une poupée ? fit observer Georges en regardant d'un air maussade la gentille Dora.

— Parce que le monsieur m'a offert une poupée, voilà ?

— Georges, tu es un égoïste, dit la mère, tu ne penses jamais qu'à toi.

— Et à papa, répondit le jeune garçon, un bateau, ça rappelle papa.

— Quand tu connaîtras toutes les lettres de l'alphabet, reprit madame Andrieux, je te donnerai un beau vaisseau à voiles, mon petit Georget.

— J'ai le temps d'attendre ! grommela le gamin. C'est *ennuyant* et difficile comme tout d'apprendre à lire.

La poupée et son trousseau suffisamment admirés, il fallut s'occuper d'abord de Pilote, qui réclamait avec force miaulements sa pâtée journalière, puis du déjeuner qui était en retard.

Une omelette, les radis et les pommes en firent tous les frais.

Les enfants mangeaient à belles dents, la mère du bout des lèvres, et avec cette rapidité des ouvrières à la tâche qui craignent toujours de perdre une minute.

Dora, debout sur une haute chaise fermée qu'on appelait encore « la chaise de Georges, » bien que M. Georges ne s'en servit plus, assistait majestueusement au repas de la famille.

Tout à coup la porte s'ouvrit et une voix joyeuse cria à pleins poumons :

— Hurrah ! les enfants ! J'apporte de bonnes nouvelles !

C'était l'oncle Frégate agitant en l'air une lettre si surchargée des timbres de la poste qu'elle semblait venir des pays les plus lointains.

VICTOR PERCEVAL.

*La suite au prochain numéro.*





## PETITE PLUIE ABAT GRAND VENT

Marthe et Léa sont deux jumelles qui se ressemblent beaucoup physiquement; âgées de dix ans, elles sont toutes deux grandes, grasses, fraîches, blondes et fort jolies; mais, moralement, elles présentent un contraste frappant : Marthe est douce et patiente, tandis qu'au contraire Léa est vive et emportée.

Madame Delmont, leur mère, leur dit un matin :

— Mes enfants, vous allez vous trouver seules pendant une heure au moins; vous serez bien sages.

— Oui, maman! s'empressèrent de répondre les deux petites filles.

— Vous pouvez vous amuser dans cette chambre.

— A quoi allons-nous jouer? demanda Léa.

— A la *petite mère*, si tu veux, proposa Marthe.

— Je veux bien, mais je serai la mère.

— Toujours donc?... et tu te montres d'une sévérité... tu m'infliges des punitions qui ne me vont guère.

— C'est dans le rôle : « Qui aime bien, châtie bien. »

Marthe ne raisonna point, mais elle fit une grimace fort irrespectueuse à cette mère despotique.

— Ah! vous osez me faire la grimace, s'écria celle-ci avec une indignation fort bien jouée, eh bien! vous allez vous mettre à genoux. Qu'est-ce que c'est que ça?... me manquer de respect à ce point!...

Et, appuyant ses deux gracieuses petites mains sur les épaules de sa sœur, Léa pesa de toutes ses forces; Marthe fléchit les genoux par complaisance.

Durant quelques instants elle prit une attitude humble et confuse; puis elle se releva tout à coup en riant et se mit à danser follement en faisant des gestes comiques. Ses longs cheveux blonds et crépelés voltigeant autour d'elle lui faisaient une sorte d'auréole brillante, bizarre et charmante. Elle était si drôle ainsi, que sa sévère petite mère ne put s'empêcher d'éclater de rire avec elle.

— Comment! vous vous permettez de vous moquer de moi. Eh bien! vous irez au cachot!... ça ne mérite pas moins.

En prononçant ces paroles, elle saisit la main de la coupable et l'entraîna vers la pièce contiguë. Marthe n'opposa pas une grande résistance, car probablement la punition ne lui parut pas trop forte, cette pièce — qu'on appelait cachot — étant la chambre du grand frère Victor.

Elle s'attendait à quelque bruit; mais un silence complet et prolongé l'étonna d'abord, puis l'ennuya. Intriguée, elle sortit de son immobilité, se leva, s'avança sur le bout du pied vers la porte fermée et l'ouvrit brusquement.

Marthe, montée sur l'un des barreaux d'une chaise pour se grandir, était en train de s'emparer de la montre de Victor, suspendue à un crochet.

— Je vous y prends, mademoiselle!

— Ah! que tu m'as fait peur..., dit la petite curieuse.

— Que faisiez-vous là?

— Tu le vois, je prenais la montre du frère, répondit Marthe en descendant de la chaise et en présentant sa trouvaille. Il l'a oubliée aujourd'hui, et depuis longtemps je désire l'examiner à mon aise, voir ce qui fait *tic-tac*.

— Et moi, donc!

— Toi aussi, n'est-ce pas? Eh bien! regardons ensemble, veux-tu?

— Je ne demande pas mieux.



— Oh ! que ça va être amusant ! Mais sais-tu l'ouvrir, toi ?

— Certainement, donne. J'ai regardé faire Victor, car il l'a souvent ouverte pour me montrer le *mouvement*... ça s'appelle le mouvement.

— A moi aussi, il l'a fait voir, mais un petit instant seulement, pas assez pour que j'aie pu examiner à mon aise. Je voudrais voir non-seulement le *tic-tac*, la *petite bête*, mais encore ce qui en est la cause.

— Curieuse, va !... Eh bien ! moi aussi. Quant à cette cause qu'on appelle le *grand ressort*, Victor m'a dit qu'elle est enfermée dans une des grandes roues qui est creusée pour ça. Tiens, petite Marthe, voilà comment on ouvre une montre.

Et, joignant l'action à la parole, Léa ouvrit le boîtier de la montre du côté du mouvement.

— Elle a double couvercle de ce côté, reprit Marthe. Comme Victor est heureux d'avoir une belle montre d'or. Qu'elle est belle !... Il y a des rubis là-dedans.

— Oh ! oui !... Et voilà son joli *tic-tac*, Comme elle va bien !... elle ne s'arrête jamais. Quand en aurons-nous chacune une comme ça ?

— Probablement, lorsque nous serons plus grandes. Il faut être juste, nous n'avons pas encore douze ans passés comme notre frère, qui a déjà fait sa première communion. C'est à l'occasion de ce beau jour que papa lui a fait ce riche cadeau.

— Comme les roues sont brillantes !... Victor dit qu'elles sont en cuivre ; je ne puis le croire : elles doivent être en or aussi, excepté pourtant la petite qui est visiblement en acier. Si nous les démontrions toutes ? comme ça nous verrions bien mieux... Nous saurions peut-être ce qu'il y a là-dedans.

— Ah ! oui ! c'est une idée, ça !... une

fameuse idée ! s'écria joyeusement Marthe, en sautant de joie et en battant des mains.

— Mais comment faire ? comment s'y prendre ?

— En ôtant les vis que tu vois là. C'est Victor qui m'a dit ça.

— Oui, c'est vrai, je me le rappelle. Il a même un tourne-vis. Où peut être cet instrument ? Tiens ! le voici sur sa table.

En même temps Marthe saisit vivement l'objet qu'elle venait d'apercevoir et le présenta à sa sœur. Celle-ci prit une chaise, alla gravement s'asseoir devant la table et y posa la montre ouverte. Puis, armée du petit instrument, commença sa besogne d'horlogerie avec tout le sérieux que commande une telle action.

— Je vais commencer par enlever ce petit objet en acier dans lequel passent successivement toutes les dents de la roue de même métal.

Ce n'était pas chose facile assurément pour son inexpérience ; mais, à force de volonté, de persévérance et d'habileté, elle parvint à enlever la vis qui fixait la pièce de cuivre enchâssant le rubis dans lequel pivotait l'échappement, et enfin cette pièce elle-même. Mais, au moment où elle allait pousser un cri de triomphe, se produisit un fait tout naturel, qui parut un phénomène aux enfants, les surprit et les effraya fort : l'échappement fut violemment chassé, et toutes les roues, comme saisies de vertige, se mirent à tourner avec bruit et rapidité.

Marthe et Léa se regardèrent avec une indicible expression de physionomie.

— Ah ! mon Dieu ! qu'a-t-elle donc comme ça ?

— Maladroite ! qu'as-tu fait, Marthe ?

— Tu l'as vu, je n'ai fait qu'ôter ce petit mécanisme.

— Voilà qu'elle ne va plus maintenant, après avoir tant couru !...



— C'est, ma foi, vrai !

Reprenant la montre qu'elle avait lâchée dans son effroi, Léa la secoua vivement à différentes reprises, mais ce fut en vain.

— Elle ne marchera plus... C'est fini !

— Que dira Victor?... Sa belle montre, à laquelle il tenait tant!... Dans quelle colère il se mettra!...

— Ah ! ma foi, tant pis ! il ne nous avalera pas, après tout. D'abord, je me placerai en travers, moi.

— Oui, mais ça n'empêche pas de recevoir des paroles désagréables.

— Ce sera bien fait pour toi, car c'est ta faute !

— Ma faute, à moi?... oh ! c'est trop fort !

— N'est-ce pas toi qui as décroché la montre ?

— C'était pour la regarder seulement. Mais n'est-ce pas toi qui as démonté ce *machin* ?

— C'était pour te faire plaisir.

Machinalement, Marthe porta ses regards dans la rue et ajouta avec vivacité :

— J'aperçois Victor qui vient pour déjeuner ; j'esquive le premier moment de sa colère.

Et elle se sauva à toutes jambes.

Bientôt Victor entra dans sa chambre et, s'étant aperçu de son oubli, son premier acte fut de prendre sa montre. Il remarqua presque en même temps qu'elle ne marchait plus ; il s'en étonna, l'ouvrit pour essayer d'en découvrir la cause, et cette cause lui fut facilement révélée. Il poussa un cri et s'avança vers Léa, qu'il voyait par la porte de communication restée ouverte.

— C'est toi qui as abîmé ma montre ainsi, lui dit-il ?

— Je ne suis pas la seule, répondit Léa sans lever la tête.

— Tu n'es pas la seule ?... tu avoues

donc que tu as fait ce bel ouvrage avec Marthe ?

En entendant un tel bruit de paroles M. Delmônt accourut.

— Elle m'a abîmé ma montre, mon père ! dit Victor, voyez vous-même.

— Pourquoi avez-vous détérioré sa montre ? Pour votre punition, vous me ferez vingt-cinq fois le verbe dévisser une montre.

Le mécontentement de Victor ne fut pas apaisé par ce *pensum*, et il ruminait le projet d'étendre sa vengeance sur la seconde coupable.

— Il faut que Marthe me paye cela aussi ! dit-il. Où est-elle?... elle doit être cachée quelque part, mais je l'attraperai bien... elle ne perdra rien pour avoir attendu !

Au même instant parut la petite Marthe. En l'apercevant, Victor l'apostropha rudement et s'avança vers elle.

— Pardon, cher frère ! c'est moi la principale coupable.

Cette humble attitude, ces yeux mouillés de larmes calmèrent subitement le furieux, opérèrent en lui une soudaine révolution... Il chercha sa grande colère ; elle était tombée, il ne la trouva plus.

— Comment, Marthe, c'est toi qui... murmura-t-il tout ému.

— Oui, c'est moi qui ai décroché ta belle montre, mais ma faute sera réparée... je ne veux pas que tu en souffres.

— Que feras-tu pour cela ?

— Écoute... j'ai de l'argent dans ma tirelire ; eh bien ! tu y puiseras ce qu'il te faudra pour payer la réparation de cette pauvre montre qui a été si maltraitée et que tu apporteras dès aujourd'hui à ton horloger.

— Est-il possible, chère et bonne petite sœur, tu veux que je prenne dans ta tirelire...



— Oui ; tu prendras tout s'il le faut, tout. Il y a des pièces d'or là-dedans.

— Eh bien ! je ne veux pas, moi !

— Oh ! mon bon frère ! tu y consentiras... pour me faire plaisir. Et puis ce n'est pas tout ; ceci ne réparerait pas toutes les conséquences de ma faute : il faut que j'obtienne de notre père mon pardon et celui de Léa. Viens avec moi.

Comment lui résister ? Victor se laissa entraîner jusque dans le cabinet paternel.

— Mon petit père chéri, je viens te prier de me pardonner à moi et à Léa, parce que nous ne savions pas que s'il est facile de dévisser une montre, il est fort difficile de replacer les pièces à leur position primitive.

M. Delmont regarda son excellente enfant avec autant de surprise que d'admiration. Pourtant il essaya d'être sévère.

— Ah ! vraiment, c'est toi qui...

— Et elle prendra l'argent de sa tirelire pour faire arranger ma montre, dit Victor.

— C'est très-juste : il faut que je répare ma faute. Vois, si c'est convenu, mon petit père.

— Moi aussi, je fais mon petit changement à ton projet, c'est que tu ne toucheras pas à l'argent de ta tirelire, ajouta Victor.

— Viens, chère Léa, papa te pardonne. Oublie tout ça. Nous allons continuer de jouer à la *petite mère* et tu seras la petite mère. Ça te va-t-il ?

— Que tu es bonne, ma chère Marthe !..

J'ai pu fléchir les reproches de Victor, et de notre père. Tu vois, qu'a bien raison le proverbe qui dit : « Petite pluie abat grand vent. »

HIPPOLYTE PIRON.

## MAITRE JACQUOT

Maitre Jacquot était le plus beau et le plus distingué de tous les perroquets.

Sa tête, d'un joli gris d'argent, était surmontée d'une ondoyante huppe composée de plumes pourpre et or, ressemblant à un diadème oriental ; ses yeux étincelaient comme deux diamants noirs caressés par un rayon de soleil.

Son corps, à la carrure majestueuse et puissante comme la carène d'un navire de guerre, était de bleu et de rose habillé ; mais d'un bleu et d'un rose aux prismatiques reflets.

Ses pattes, d'un joyeux rose corail, étaient ornées d'ongles aigus.

Si noir et si brillant, qu'on l'eût dit taillé dans un bloc de jais, son bec se recourbait comme le respectable nez de messire Polichinelle.

Au moral, maitre Jacquot, le perroquet du château des Acacias, était l'oiseau le plus extraordinaire que l'on pût voir.

Son intelligence, ou pour mieux dire, son instinct, était très-développé, et cependant il parlait fort peu.

Son vocabulaire ne se composait que de deux monosyllabes, mais à eux seuls ces deux mots répondaient à toutes les questions, car le perroquet s'en servait avec une justesse et un à-propos si grand que cela rendait son savoir vraiment remarquable.

Ainsi quand on lui disait :

— Jacquot est vilain !...

Il penchait la tête d'un air de dénégation et criait de toutes ses forces :

— Non ! non ! non !

Mais si l'on ajoutait :

— Il est bien joli, Jacquot !



Alors il déployait ses ailes et répondait avec l'assurance d'un fat :

— Oui ! oui ! oui !

Lorsque maître Jacquot était content, il faisait entendre un joyeux petit ricane-ment ; mais si la colère l'agitait, il poussait des cris aigres et discordants pareils à ceux des perruches effarouchées.

Un jour (c'était dans la matinée du 18 août de l'année dernière), maître Jacquot, gravement juché sur son perchoir, se trouvait seul dans le salon de travail de M<sup>me</sup> de Valmont.

Placé près d'une fenêtre ouverte donnant sur le jardin, l'oiseau semblait lire attentivement un journal plié en quatre qu'il retenait avec les doigts crochus de sa patte droite.

Tout à coup une pendule rocaille, siégeant au milieu d'une console Pompadour, sonna neuf heures.

A cette voix du temps, l'oiseau tressaillit et, laissant aller son journal, il modula un petit cri, sorte de soupir plaintif, puis il pencha la tête, semblant écouter et posant le regard de l'un de ses gros yeux sur les battants d'une porte close.

Soudain cette porte s'ouvrit et une blonde fillette de huit ans entra dans le salon.

A sa vue, maître Jacquot battit des ailes et fit onduler son cou flexible.

— Comme tu es gentil !... On dirait que tu veux me souhaiter ma fête, ... car c'est ma fête... le savais-tu, Jacquot ?

— Oui ! oui ! oui ! fit le perroquet qui aimait beaucoup sa jeune maîtresse.

— Oui ! oui ! oui ! répéta-t-il en descendant deux échelons de son perchoir et en venant becqueter les cheveux et le front d'Hélène.

L'enfant l'embrassa et tout en le caressant :

— Regarde dans cette boîte, dit-elle ;

vois-tu quel joli médaillon maman vient de me donner ?

L'étrange oiseau avança la tête, regarda et se prit à rire.

Évidemment le cadeau offert à sa jeune amie plaisait au perroquet.

— Et quand papa reviendra de Paris...

Ici, maître Jacquot se retourna brusquement vers la fenêtre.

— Reste donc tranquille, ce n'est pas aujourd'hui qu'il revient.

— Non ! non ! non ! fit l'oiseau avec une nuance de mélancolie.

— Mais ce sera bientôt, et alors papa embrassera sa petite Hélène et lui apportera de jolies choses.

— Oui ! oui ! oui ! cria le perroquet avec satisfaction.

— Tiens, mon mignon, voilà un gâteau sec et un morceau de sucre.

L'intelligent volatile prit le sucre dans son bec et le déposa dans la mangeoire, puis tendant la patte vers le gâteau que lui présentait sa petite amie, il le prit, le retourna et l'admira en fin connaisseur.

— N'est-ce pas qu'il est bien joli ? interrogea Hélène en souriant ; n'est-ce pas que...

Mais deux croassements fort désagréables à entendre interrompirent l'enfant qui se retourna et aperçut une jeune pie qui venait d'entrer par la fenêtre.

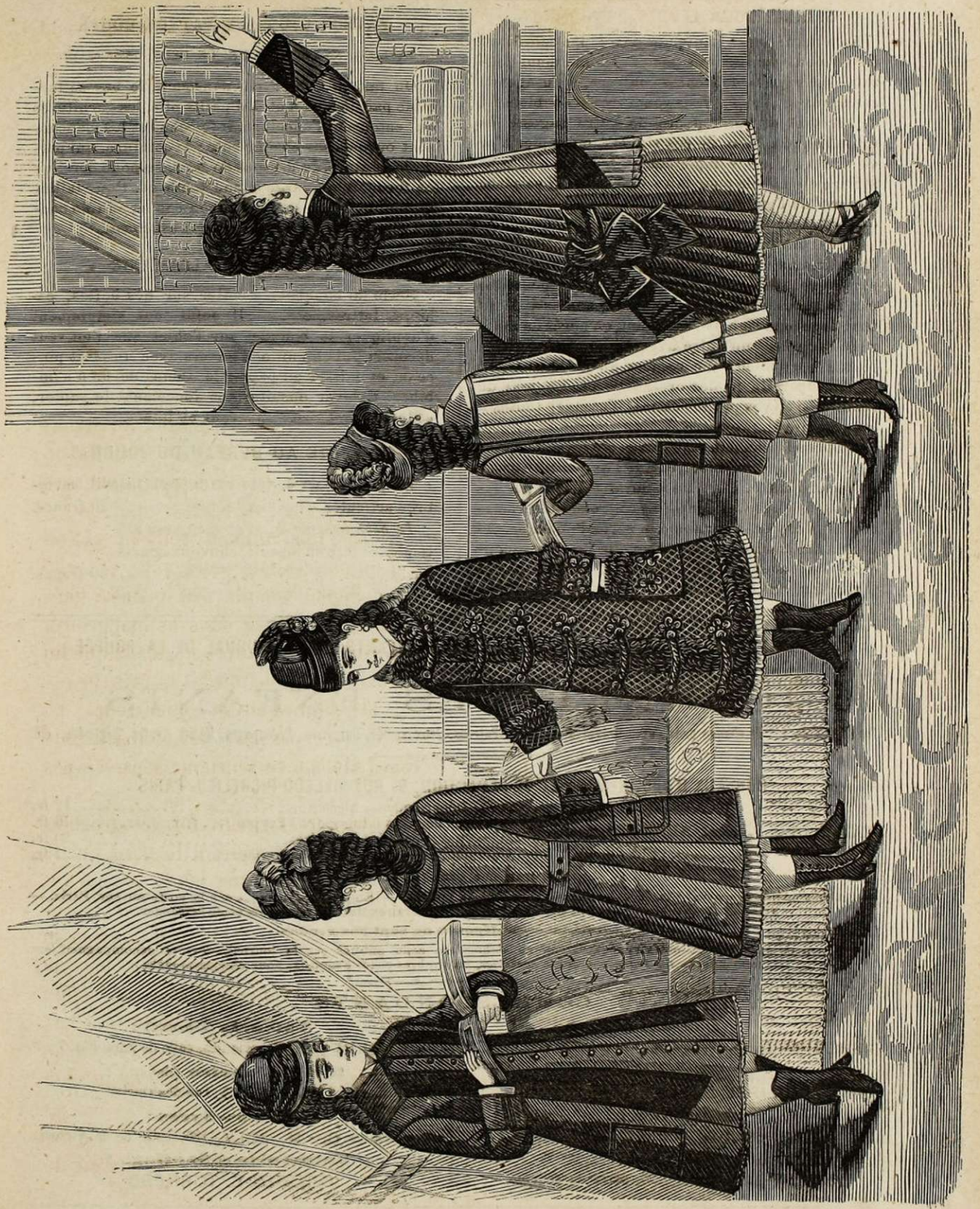
— Ha ! c'est toi, vilaine ! s'exclama la petite fille en s'adressant à la pie ; je croyais que tu ne serais même pas venue me souhaiter ma fête... tu deviens si vagabonde !... toujours à courir dans l'avenue et dans le parc... Tiens, tu es une laide !...

— Oui ! oui ! oui ! approuva le perroquet qui regardait la pie avec un air de profond dédain.

WILFRID PAGART.

(La suite au prochain numéro.)







### SIGNETS POUR LIVRES D'ÉTRENNES

A ce numéro est jointe une enveloppe contenant les éléments nécessaires pour faire une demi-douzaine de signets de toutes couleurs, à l'usage de ces beaux livres que vous venez très-probablement de recevoir en récompense de votre sagesse de toute l'année. L'un de ces signets, en papier d'or et d'argent, est complètement terminé et vous servira de modèle pour faire les autres. Il se place à cheval de l'angle supérieur de la page à laquelle on s'est arrêté.

Nous recommandons de ne pas défaire le modèle ou du moins de n'en défaire qu'un tout petit coin, parce que, sans cela, vous ne pourriez peut-être pas le rétablir. Nous recommandons aussi de ne faire le second signet or et argent, qu'après en avoir réussi au moins un autre avec les papiers de couleur. Il sera mieux encore pour un premier essai, de découper du papier ordinaire, et, un jour de réunion avec vos petites amies, d'essayer toutes à qui réussira la première.

On prend deux morceaux de couleurs différentes que l'on replie en deux, et que l'on pose en croix l'une sur l'autre. Puis les bandes formées par les parties fendues viennent s'entre-croiser alternativement de façon à former une sorte de damier. On commence par la rangée à laquelle les deux demi-cercles viennent se joindre, et on termine par la partie formant l'équerre.

### PATRON COUSU ET PATRON COUPÉ

TABLIER ANGLAIS POUR LE BÉBÉ INCASSABLE

On fait ce tablier en nansouck, le bas se termine par un ourlet et des petits plis, les garnitures qui entourent l'encolure, les poches et les manches sont ourlées sur chaque côté; la ceinture, qui part de la couture du dessous de bras, se noue derrière en formant un large nœud tombant. Pour tailler le tablier, on se sert du patron coupé, afin de conserver comme modèle celui qui est cousu.

### FEUILLE DE DÉCALCOMANIE

Série de bouquets à coller sur des boîtes, cahiers, lettres, etc. — Il suffit tout simplement d'appliquer le bouquet sur l'objet que l'on veut décorer, puis mouiller l'envers avec un petit pinceau, et laisser au papier le temps de bien s'imbibber. Enlever ensuite tout doucement le papier, et le bouquet reste apparent et intact.

### EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée n° 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds..... 20 francs.

Le bébé incassable, avec membres articulés et tête en biscuit, cheveux courts frisés ..... 30 francs.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

## JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDORICHIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie .....	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte .....	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises .....	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer .....	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui desiront obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en timbres-poste Français, pour chaque modèle.

### CORRESPONDANTS

#### London :

ASHER and Co, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.

#### Lyon :

M<sup>me</sup> PHILIPPE BAUDIER, 29, rue Gasparin.

#### Marseille :

M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

#### Madrid :

BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

#### Valencia (ESPAGNE) :

S<sup>es</sup> JANINI y C<sup>a</sup>, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.

#### Rio de Janeiro (BRÉSIL) :

J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.

#### Buenos-Ayres :

Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.

#### Valparaiso et Santiago :

ORESTES L. TORNERO.